

1

Le Lombardo's Steakhouse, dans l'Upper East Side de Manhattan, est célèbre, et non sans raison, pour ses deux spécialités. La première est son fameux chateaubriand, une pièce de bœuf de près de trois livres dont la seule vue suffirait à frapper d'apoplexie le végétarien le moins zélé. La seconde est sa clientèle.

En termes simples, Lombardo's est le paradis des paparazzi. De la superstar hollywoodienne au sportif de haut niveau, du PDG au top model, du rappeur vedette au poète consacré, tout le gotha new-yorkais atterrit un jour ou l'autre chez Lombardo's, qu'il s'agisse d'organiser un repas d'affaires ou de s'offrir une apparition mondaine.

Le Zagat, la bible des amateurs de bonne chère à New York, décrit l'établissement à merveille : « Attendez-vous à y jouer des coudes et de l'ego avec les membres les plus éminents de la jet-set. Lombardo's est le restaurant à la mode, le lieu à voir pour être en vue. »

Un conseil que tout le monde semblait décidé à suivre, à l'exception notable de Bruno Torenzi, alors qu'il s'apprêtait à écorner durablement la réputation de ce havre de luxe en commettant l'irréparable. Un détail d'autant plus curieux que personne ne semblait lui accorder la moindre attention. Jusqu'à l'instant décisif...

Torenzi avait d'ailleurs compté sur l'indifférence générale. Avec son costume Ermenegildo Zegna et ses lunettes à verres fumés, il se fondait à merveille dans la masse et

ressemblait à tout le monde. Il avait d'ailleurs bien choisi son moment : en plein coup de feu du déjeuner !

Comment peut-on commettre un forfait aussi épouvantable en plein jour ? S'il avait été un homme de goût, Torezzi aurait choisi une nuit de pleine lune, peuplée d'une meute de loups hurlant à la mort.

— Puis-je vous aider, monsieur ? s'enquit l'hôtesse.

Tiffany était bien la seule à avoir remarqué la présence de Torezzi. Il faut dire que c'était le boulot de cette beauté du Midwest, blonde décoiffante dotée d'un teint de porcelaine qui tournait plus de têtes qu'un chiropracteur. Ce qui n'empêcha pas l'homme de l'ignorer superbement et de passer majestueusement à côté d'elle sans même lui accorder un regard.

Qu'il aille se faire foutre, pensa aimablement l'hôtesse débordée, avec un haussement d'épaules. Le restaurant était bondé, comme tous les midis, ce type avait l'air de savoir où il allait et les clients débarquaient les uns après les autres, l'alpaguant avec cette désinvolture propre à tout New-Yorkais qui se respecte. C'est tout juste si Tiffany trouva le temps de penser que l'inconnu avait sans doute rendez-vous avec quelqu'un.

En quoi elle ne se trompait pas.

La rumeur des conversations, le tintement des couverts, le saxophone de John Coltrane sortant discrètement des haut-parleurs accrochés au plafond contribuaient au brouhaha rassurant qui avait envahi la grande salle lambrissée de Lombardo's.

Mais Torezzi était sourd aux bruits qui l'entouraient. On l'avait engagé pour son sens de la discipline, sa capacité à rester concentré sur la mission qui lui était confiée, et une seule personne occupait ses pensées.

Plus que dix mètres...

Il avait repéré sa cible, confortablement installée à une petite table, au fond à droite. Une place à l'écart, réservée aux meilleurs clients.

Plus que cinq mètres...

Il zigzaguait entre les nappes blanches, les talons de ses mocassins noirs battant la mesure sur le parquet huilé.

Plus que deux mètres...

Il posa un regard atone sur le personnage chauve et obèse qui mangeait seul, le dos au mur. Inutile de sortir de sa poche la photo qu'on lui avait donnée. Aucun moyen de se tromper. Il ne pouvait s'agir que de lui. Vincent Marcozza.

À qui il restait moins d'une minute à vivre.

2

Vautré dans son quintal et demi, Vincent Marcozza leva les yeux des reliques saignantes de son chateaubriand, entouré d'un lit d'oignons panés sur lesquels reposaient des restes de pommes de terre au four nappées de fromage. Une serviette sur les genoux, le souffle court, il frisait l'infarctus.

— Je peux vous aider? demanda Marcozza avec une politesse affectée que trahissait un accent hérité des faubourgs de Brooklyn.

On l'aurait plus volontiers entendu demander à son interlocuteur ce qu'il foutait là, planté devant lui à le regarder déjeuner.

Torezzi prit le temps de toiser le caïd avant de répondre.

— J'ai un message de la part d'Eddie, déclara-t-il enfin avec un fort accent italien.

Marcozza dut trouver la phrase amusante, car il se mit à rire en devenant tout rouge, les plis de son cou agités par un tremblement gélatineux.

— Un message d'Eddie, hein? Putain, j'aurais dû m'en douter. T'as bien une gueule à travailler pour Eddie, déclara-t-il en épongeant à l'aide de sa serviette le gras qui lui collait aux lèvres. Alors, petit? Tu la craches, ta Valda?

Torezzi balança un coup d'œil à gauche, suivi d'un autre à droite, histoire de signifier à son interlocuteur qu'on pouvait les entendre. Du genre: « Les murs ont des oreilles. *Capisce?* »

Marcozza hocha la tête, puis fit signe à son interlocuteur de s'approcher.

— T'as peur des oreilles indiscrètes, c'est ça? demanda-t-il avant d'éclater d'un rire qui fit de nouveau trembler son triple menton. T'as intérêt à pas m'avoir dérangé pour rien. Je t'écoute.

À l'autre bout de la salle, un maître d'hôtel hissé sur une chaise effaça le loup de mer du Chili de la grande ardoise sur laquelle étaient affichés les plats du jour. Un peu plus loin, un serveur emportait dans un seau gris les restes d'une table de quatre tandis que l'une de ses collègues, penchée au-dessus du bar, déposait sur un plateau un verre de pinot noir, une vodka tonic et deux Martini gin garnis d'olives fourrées aux amandes.

Torezzi s'approcha lentement de Marcozza, posa la main gauche sur la table et desserra le poing droit en laissant adroitement glisser de sa veste un scalpel à manche d'acier. Il se pencha vers le gros homme et lui chuchota quatre mots à l'oreille.

Quatre. Pas un de plus.

— La justice est aveugle.

Le caïd, interloqué, fronça les sourcils et écarta les lèvres pour demander à Torezzi à quoi rimaient ces conneries, mais ce dernier ne lui en laissa pas le temps.

3

En un éclair, Bruno Torenzi leva le bras qu'il gardait dissimulé derrière son dos et plongea la lame du scalpel dans la poche de graisse entourant l'œil gauche de Marcozza. Avec la dextérité d'un boucher confirmé, il découpa les chairs tout autour de l'orbite, dans le sens des aiguilles d'une montre. 3 heures, 6 heures, 9 heures, minuit... La lame était si sûre, si rapide, que le sang n'avait pas le temps de couler.

Un son que l'on pourrait approximativement reproduire par « ARRRRGH! » s'éleva de la gorge de Marcozza.

Dans la salle pleine à craquer, tout le monde se tourna vers lui en entendant ses hurlements d'agonie. Puis les regards se braquèrent sur Torenzi, occupé à découper l'œil du gros homme comme s'il sculptait une vulgaire citrouille.

Le tueur pesait cinquante kilos de moins que sa victime, mais cette différence de poids ne semblait nullement le gêner. Parfaitement à l'aise, il immobilisait la tête du caïd d'une main sûre, tandis que le corps du gros homme tressautait dans tous les sens.

Scouic! L'œil gauche de Marcozza roula comme une bille de melon sur la nappe blanche avant de s'arrêter au bord de la table. L'œil droit suivit de près, après quelques coups de scalpel savamment appliqués. À ceci près qu'il ne gicla pas de l'orbite comme le gauche, se contentant de pendre obstinément à l'extrémité du nerf optique.

Un sourire aux lèvres, Torenzi moulina délicatement du poignet, prêt à recevoir les applaudissements du public.

Clic!

Un dernier coup de scalpel et l'œil droit, tel une comète suivie par sa queue de chair et de sang, rebondit sur l'assiette à pain de son propriétaire avant de s'écraser sur le parquet.

C'est le moment que choisit le sang de Marcozza pour jaillir enfin de ses orbites vides. Vu sous l'angle froid de la médecine, l'artère ophtalmique venait de s'arracher de la carotide interne, le vaisseau chargé d'irriguer le cerveau. Pour le néophyte, c'était une vraie boucherie.

À quelques tables de là, une femme tout en Chanel s'évanouit tandis que sa voisine vomissait son repas sur le tiramisu posé devant elle.

Imperturbable, Torenzi remisait soigneusement son scalpel dans la poche intérieure de son costume Zegna et se dirigeait vers les cuisines au fond desquelles il savait trouver la porte arrière de l'établissement, la rue et la lumière du jour.

Avant de s'éloigner, il prit le temps de se pencher vers Marcozza qui agonisait lentement dans une souffrance indicible et de lui susurrer une nouvelle fois à l'oreille le message dont on l'avait chargé :

— La justice est aveugle.

Première partie

LES RISQUES DU MÉTIER

1

— Accroche-toi, Nick. Ça ne va pas être de la tarte.

Je ne suis pas prêt d'oublier ces mots. Ils décrivent à la perfection les quelques minutes, les quelques heures que j'allais vivre.

Je dormais à poings fermés sous les étoiles de la nuit africaine, chichement séparé de l'une des terres les plus arides de la planète par une maigre natte mitée, lorsque j'ouvris brusquement les yeux en ressentant un coup au cœur. Plusieurs, même.

Putain ! C'est vraiment ce que je crois ? Des coups de feu ?

La réponse à ces questions survint une seconde plus tard sous la forme du Dr Alan Cole que je vis se ruer vers moi dans l'obscurité en me secouant par le bras. Nous avions choisi de dormir à la belle étoile afin d'échapper à nos tentes, de véritables saunas.

— Nick ! Réveille-toi ! Nous sommes attaqués. Vite, c'est sérieux !

Je me levai précipitamment et croisai son regard alors que l'écho de nouveaux coups de feu trouait la nuit.

Le vacarme se rapprochait. Vite. Très vite. Nos adversaires se trouvaient tout près.

— Les Janjawids ? C'est bien ça ? demandai-je.

— Oui, répliqua Alan. C'est ce que je craignais. Ils ont su que nous étions dans le coin.

— Que proposes-tu ?

— Suis-moi, m'ordonna-t-il d'un geste de la main avec laquelle il tenait la torche. Vite, Nick ! Dépêche-toi.

Je m'empressai d'attraper le sac qui me servait d'oreiller. Du coin de l'œil, je repérai l'un de mes carnets de notes sur l'empilement de cageots qui m'avait servi de table de travail. J'allais le récupérer lorsque Alan m'en empêcha en m'agrippant le bras.

— Pas le temps! Il faut partir le plus rapidement possible, me dit-il en guise d'explication. Sinon, tu peux être certain qu'ils nous tueront. Après nous avoir torturés.

Quand on vous présente la situation sous cet angle-là...

L'instant suivant, je zigzaguais dans le sillage d'Alan au milieu des cabanes de contreplaqué et de tôle ondulée tenant lieu d'hôpital de fortune, aux confins du district de Zaligei, au Soudan. Je me souviens avoir été frappé par la maîtrise de soi du médecin. Pas un cri, pas un geste d'énervement.

De mon côté, j'aurais donné n'importe quoi pour hurler.

Comment peux-tu te montrer aussi suicidaire, Nick? Quel besoin avais-tu d'accepter ce reportage? Tu savais pourtant à quel point cette zone du Darfour est dangereuse pour les journalistes. Courtney a été la première à te le dire quand elle t'a proposé de t'y envoyer.

Mais c'était précisément le but de mon article. J'étais là en qualité de témoin. Et je n'étais pas le seul à courir des risques. La région est tout aussi périlleuse pour les médecins, ce qui n'avait pas refroidi les ardeurs du Dr Cole. Laisant une femme et deux beaux enfants derrière lui dans le Maryland, ce chirurgien réputé avait choisi de consacrer quatre mois de son existence au Centre d'aide humanitaire, dans le seul but de sauver des civils soudanais, condamnés à une mort certaine si personne ne venait à leur secours.

Et voilà que je comptais sur Alan Cole pour me sauver la vie.

Pan! Pop-pop-pop-pop! Pop-pop-pop-pop!

Je courais derrière lui en suivant tant bien que mal le faisceau de sa lampe, sans m'inquiéter des rochers coupants et autres épineux qui me meurtrissaient les pieds.

Un peu plus loin, j'aperçus les deux infirmières soudanaises qui travaillaient à plein temps pour l'hôpital. L'une d'elles venait de démarrer la vieille Jeep époumonée qu'Alan m'avait désignée à mon arrivée, quelques jours plus tôt. La « voiture-balai », comme il l'avait baptisée. Sur le moment, j'avais cru à une plaisanterie.

Tu aurais été mieux inspiré d'y réfléchir à deux fois, mon vieux Nick.

— Monte! m'ordonna Alan en arrivant à hauteur du véhicule.

L'infirmière sauta à terre afin de lui laisser prendre le volant. Je me jetai sur le siège passager, m'attendant à ce que les deux femmes montent à l'arrière. Pas du tout.

Elles se contentèrent de nous glisser « *salaam aleikum* » dans un murmure.

Que la paix soit avec vous. J'avais du mal à comprendre.

— Elles ne nous accompagnent pas?

— Les Janjawids se fichent d'elles, me répondit Alan. Ce sont les étrangers qui les intéressent. Les Américains. Ils nous reprochent de nous mêler de leurs affaires.

Sur ces mots, il remercia rapidement les infirmières, avec l'espoir de les revoir bientôt. Après un « *Wa aleikum salaam* », il enfonça brutalement la pédale d'accélérateur, me projetant sur le dossier de mon siège.

— Accroche-toi, Nick. Ça ne va pas être de la tarte, me conseilla-t-il, sa voix couvrant brièvement le rugissement du moteur.

2

Une bouffée d'air chaud apportée par le désert me brûla le visage à l'instant où la Jeep rejoignait la route. Ou plutôt ce qui tient lieu de route dans ce pays perdu, une piste en terre dépourvue de revêtement sur laquelle zigzaguait furieusement la voiture dont Alan tentait désespérément de garder le contrôle en évitant les rares citronniers miraculeusement épargnés par la sécheresse.

J'oublie de préciser que nous roulions tous feux éteints.

Bienvenue au Grand Prix Ray Charles!

— Alors? me cria Alan. Tu les vois? Tu crois qu'ils nous ont repérés?

Nous avons beau être assis l'un à côté de l'autre, je devais hurler pour qu'il m'entende. Un avion à réaction franchissant le mur du son aurait été plus discret que cette satanée Jeep.

— Je vois mal comment ils pourraient ne pas nous avoir repérés avec tout le potin qu'on fait. En attendant, je ne distingue rien, répliquai-je après un regard en arrière.

J'avais pris la précaution de me renseigner sur les Janjawids avant de quitter les États-Unis. Il s'agit d'un nom générique qui désigne les membres d'une milice d'Arabes musulmans de Khartoum, la capitale du Soudan; des combattants impitoyables qui tuent les musulmans d'origine africaine de la région afin de les dépouiller de leurs terres. Ce sont eux les responsables du bain de sang qui affecte cette zone désertique, le génocide que l'on évoque couramment en parlant du Darfour.

Mais il y a une sacrée différence entre lire des articles consacrés aux Janjawids dans le confort de son salon de Manhattan et les avoir aux trousses en plein désert.

Je regardai par-dessus mon épaule, mais l'épais nuage de poussière soulevé par la Jeep m'empêchait de distinguer quoi que ce soit. Au même moment, une balle siffla à mes oreilles. À un poil près, j'étais bon.

— Plus vite, Alan! Plus vite! Tu ne peux pas accélérer?

Celui-ci acquiesça, les paupières plissées, les yeux rivés sur la piste noyée dans la poussière et l'obscurité.

Je me voyais déjà mourir prématurément à l'âge de 33 ans, et commençais à dresser la liste de ce que je n'avais jamais trouvé le temps d'accomplir. Remporter un prix Pulitzer. Apprendre à jouer du saxophone. Conduire une Ferrari le long de la côte pacifique. Et puis trouver enfin le courage d'avouer à une certaine femme de ma connaissance ce que je n'avais jamais voulu admettre, même à moi-même.

Qu'aurais-je pu penser que l'un de mes auteurs de prédilection, John Steinbeck, n'eût déjà compris? Comment m'expliquer à moi-même que les plans les mieux aboutis des souris et des hommes partent parfois en quenouille?

À propos de plan, mon voisin chirurgien semblait en avoir un sous la main.

— Il me faudrait un truc lourd, me commanda Alan.

Un truc lourd?

— Dans quel genre?

— Je ne sais pas. Regarde à l'arrière, répondit-il en me tendant la torche. Et reste couché. Je n'ai pas envie d'avoir ta mort sur la conscience.

— J'aimerais autant pas, en effet.

Comme pour ponctuer ma phrase, une balle ricocha sur l'arceau de sécurité.

— Couché, à plat ventre! précisa Alan.

J'agrippai le manche en caoutchouc de la lampe et me glissai sur la banquette arrière. À part quelques bouteilles

d'eau vides qui sautaient au moindre cahot, il n'y avait rien de lourd à l'arrière.

Je m'apprêtais à relayer la mauvaise nouvelle à mon chauffeur lorsqu'un éclair brilla dans le noir, près de la roue de secours. La manivelle du cric. *Yes!*

Le tout était de savoir si elle serait assez lourde pour la tâche mystérieuse à laquelle la destinait Alan.

Je lui tendis l'objet qu'il soupesa.

— Ça devrait aller, jugea-t-il avant d'allumer les phares de la Jeep. Maintenant, Nick, tiens le volant et essaye de rouler le plus droit possible.

L'instant d'après, je reprenais ma place sur le siège passager. À peine débarrassé du volant, Alan retira sa basket gauche.

— Ne bouge pas, je reviens, m'annonça-t-il.

Il revient? Eh, Doc, où vas-tu? Qu'est-ce que tu fabriques? Ne me laisse pas tout seul.